



Emmanuel
Stranger

Fils du destin

Librinova™

Emmanuel Stranger

Fils du destin

© Emmanuel Stranger, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5665-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

L'endroit est impersonnel, à part quelques objets que Carmen, sa mère, avait emportés dans ce petit EHPAD en pleine campagne au creux d'un village. Lieu rejoint les dernières années de sa vie puisqu'avec le grand âge elle avait perdu son autonomie. Bâtiment en U aux couloirs lugubres, néon oblige, pots de fleurs en plastique et fauteuils en Skaï, occupés en journée par quelques pensionnaires au regard fixe, comme s'ils ne pouvaient plus ou ne voulaient plus regarder l'endroit pratiquement sans vie réelle qui les entourait. Dans cet établissement elle était maintenant partie à ses cent ans passés, près de trente ans après son mari. Les cérémonies ont eu lieu et la chambre doit être débarrassée des dernières traces de sa vie. Il y en a peu, vêtements, cadeaux, parfums, bougies, beaucoup de photos, pas un seul écrit sauf des agendas sur lesquels les dernières années elle écrivait jour après jour la même et unique phrase : « Je suis fatiguée ! », signifiant par ces trois mots qu'elle se voyait faible, affaiblie. Lasse de la vie. Ressenti dont elle ne parlait cependant jamais quand on l'interrogeait sur sa hâte de la quitter. Bien au contraire, ouvrant les chaînes d'informations pour savoir où le monde en était bien qu'elle soit presque sourde. Elle aimait malgré tout ce reste de vie auquel elle assistait à distance, les images du monde extérieur sur l'écran muet pour elle étaient devenu son seul univers palpable. Ne voulait même pas formuler ses dernières volontés ou les communiquer de manière explicite. Il avait fallu indirectement comprendre ce qu'elle désirait qu'on prenne de mesures pour son départ. C'était fait, un nuage de Covid l'ayant poussé dans l'ailleurs. Julien faisait maintenant son devoir de tri, ses sœurs reparties bien vite à Paris où elle vivaient, chacune dans des petits logements sous les toits de Paris.

Julien n'a pas assisté au décès de sa mère, agonie imprévisible, après l'avoir visitée, une dernière fois après des dizaines d'autres, il était reparti à Paris. Quand il l'a vu pour la dernière fois elle a eu quelques derniers instants de lucidité. Les yeux fermés elle avait eu cependant un tout léger mouvement des traits du visage qui signifiait un dernier plaisir ressenti quand il avait chantoné pour elle, lui depuis longtemps loin de l'univers chrétien, un Ave Maria, celui qu'ils avaient chanté ensemble avec la foule pendant la retraite aux flambeaux qui se pratiquait à Lourdes dans les années cinquante. Il trouvait maintenant

ridicule cette sacralisation mariale inventée au Moyen-Age par l'Eglise romaine pour le peuple afin d'éviter qu'il continue à célébrer les déesses païennes. Il avait essayé cependant de lui faire plaisir. Et cela avait semblé le cas. Ce dernier échange entre eux.

Julien fait son devoir et s'approche du bureau où s'étale tout ce qui concerne la religion, images religieuses, missel, Bible, chapelet qui ne lui servaient à rien depuis des années et aussi les albums photo ou des clichés empilés qu'elle devait regarder les derniers mois de sa vie. Rien de personnel. Des souvenirs de ses enfants qui atteignaient sa mémoire de moins en moins fidèle, quand appuyée sur son déambulateur elle regardait un instant tout ce qui lui restait de son passé. Ce dernier voyage qu'elle effectua chaque jour avant de partir dans son dernier sommeil. Il y a sur la table son portrait encadré d'une photo de jeune mariée. Julien en silence avec la voix du cœur s'adresse à la photo :

« Maman te voilà partie. Quelle vie de petits joies et de grandes souffrances tu as eu ma chère mère. Sûr que je te remercie de m'avoir donné la vie. On a donc partagé ce chemin un peu fou d'être vivants. La vie est une expérience un peu folle qui ne vous donne qu'à moitié l'occasion d'être soi puisque la destinée et le monde nous sont imposés. Quel choix du demi-fou et plus, de mon père, mais tu n'avais guère le choix, je le sais, blessée par un viol à vingt ans pendant la guerre, viol ordinaire d'un allemand en permission qui t'avait soulé. La mère que tu allais être était tellement blessée ! Difficile de dire non à cet homme puis à ton soi-disant » sauveur » comme il s'appelait lui-même, ce mari qu'il fut, père terrible, ce prédateur. Merci maman, dors bien sous terre ou ailleurs ! » Carmen a fini bien seule sa vie, centenaire, les trente dernières années dans l'appartement vichyssois qu'elle avait hérité de ses parents morts eux aussi comme elle quasi-centenaires. Julien se demande parfois si son corps lui donnera tant de temps de vie à lui aussi.

Sur le mur au -dessus du lit aussi d'autres photos, père, mère, enfants, petits-enfants et défunt mari. Son père Victor, auquel il ressemble vaguement. Nez important, regard presque semblable. Pour le fils pas de cheveux noirs et crépus, front bombé et non plat. Ce père auquel toute sa vie il se donnera pour mission de ne pas ressembler vu ce qu'il fût :

« Ah ! Papa comment la vie t'a fait devenir le porteur de chaînes que tu as été pour les autres avec celles dont tu avais héritées ? Mon fou de père ! »

Il lève les yeux sur la photo où à trois ans il regarde l'objectif, sa mère lui tenant la main, cette mère qui l'adorait trop, sorte de béquille qu'elle traitait comme un nounours, un pansement à sa vie, rôle qu'il avait dû jouer toute sa petite enfance et quelques années de plus. Elle avait même pleuré quand elle avait dû accepter la décision de son mari de mettre Julien en pension. Julien s'est senti soulagé ces derniers jours. Avec le départ maintenant de sa mère, comme une page qui se tourne, avec la sensation d'un poids de vie qui s'allège sur ses épaules, lui qui a dû assumer ce destin lourd, cette chaîne qui lui a été transmise après qu'eux, ses parents, aient eu à le vivre. Il lui vient une envie de contempler avec plus de sérénité, le chemin que lui et les siens ont parcouru. À présent il se sent libre de faire enfin un pas de côté dans son destin, s'étant souvent senti en décalage au monde, avec cette chanson qu'il a composée à ses vingt ans : « Oh que nous sommes étrangers ! ». Même s'il l'a parfois adulte négligé pour vivre. Même si la grande question des rapports entre les hommes et les femmes l'a toujours taraudé : égalité ou rapport de force, amour ou prédation. Il revoit les chaînes de sa vie : ses enchaînements subis, ses liens noués. Les siens bien sûr et ceux de ceux qui l'ont précédé ou accompagné depuis cent ans. Julien revoit alors le destin des siens et le sien.

Première partie :
Aux origines : Prédateurs et
victimes (1921-1945)

1.

13 janvier 1922

Marguerite Lambert, sa grand-mère, la pianiste, retourna sur la scène de l'opéra de Nice où elle venait de se produire avec des frissons de plaisirs qui la parcouraient devant ce succès tout nouveau pour elle. Elle se disait cependant :

« Ce soir je ne me reconnais plus, la tête ailleurs. Mon interprétation a été trop mécanique et en plus avec les aigus mal accordés de ce Pleyel. Mon professeur Nadia Boulanger a eu beau nous répéter de garder les mains des compositeurs posées sur nos épaules plutôt que d'écouter les remous du public. Ce soir c'était vraiment raté par la faute de ce nabot royal dans la salle. Zut de zut ! »

La salle debout pourtant l'applaudissait chaleureusement. Elle revenait saluer pour la troisième fois à la suite du récital qu'elle avait donné de son nouveau répertoire, des pièces de Liszt et Chopin. Il lui avait permis de monter sur les planches après des années de vaches maigres pour le milieu artistique, elle comprise. L'interprétation qu'elle avait proposée était, il est vrai, virevoltante avec de grands effets de style. « Grands effets, pour accentuer les nuances de mon interprétation » disait-elle d'elle-même, pas étonnant avec le corps bouillant qu'elle avait. De grands mouvements de la tête et du haut du corps qu'elle mettait en scène pour souligner la richesse et l'intensité des morceaux que lui avaient fait travailler chez elle Nadia Boulanger, au 36 rue Balu, le professeur de ses jeunes années. Marguerite née en avril 1895, sortie du conservatoire parisien, célibataire, au physique de brune longiligne, taille moyenne. Un tempérament bien trempé d'après son entourage. Tout lui réussissait soudain dans cette carrière nouvelle qu'elle entamait après avoir dû rongé son frein avec la guerre. L'année 1922 commençait bien pour elle dans cette Belle Époque, telle qu'on la nomma par la suite. Le premier conflit mondial qui l'avait vu perdre son unique frère, Georges, agent de liaison dans les tranchées, d'un éclat d'obus à deux semaines de la fin des combats avait freiné son envol. Orpheline de père mort d'une maladie tropicale lors d'un séjour à Djakarta doublée par une crise cardiaque là où il se trouvait pour vêtir à la mode du moment les colons néerlandais ayant laissé femmes et enfants en métropole. Marguerite, elle, avait été, pour le soulager de sa vie infernale dans les tranchées la marraine de guerre d'un poilu, du nom d'Édouard. Ce dernier lui-même orphelin d'une mère,

héritière en partie d'une petite banque d'Angers, bientôt nationalisée comme d'autres par le Front Populaire. Les deux orphelins de père avaient correspondu et s'étaient fréquentés sans se marier à la suite de l'arrêt des combats. Marguerite avait accepté du bout des lèvres des fiançailles bâclées avec son poilu de filleul, une bague à la clé qu'elle trouvait pareille à un bouchon de carafe et ne portait pas sur scène. Marguerite et Édouard étaient chacun très jaloux et se faisaient des scènes à épisodes, leurs deux mères souhaitant les unir au plus vite. Pourtant chacun affichait pour l'instant un désir d'indépendance en vue de leur carrière respective sous le joug d'imprésarios exigeants. Surtout Ernesto Tango, Jean Martin pour le public, un Argentin venu de Buenos-Aires, attiré par la Ville Lumière qui tentait de mener à marche forcée la carrière de la pianiste et avait monté une grande tournée, en ce temps où le public revenait vers les salles de spectacle et les casinos qui rouvraient de Menton à la côte belge et un peu partout dans les stations thermales, les opéras des ports accueillant des croisières.

L'opéra de Nice était surchauffé par un public enthousiaste, heureux de se voir offrir un concert de qualité après des années d'abstinence forcée par la Grande Guerre que chacun cherchait à oublier dorénavant. Pour preuve de la paix retrouvée, dans les loges la présence d'un souverain, il y avait peu de temps ennemi de la France. L'homme s'impatiait. Il s'était dit, quant à lui, la nuit dans son lit puis de nombreuses fois dans la journée sûr de lui : « Celle-là, je l'aurai, je l'aurai ! », le royal prédateur.

On était dans ces années folles bienvenues qui commençaient à donner le « la » dans une frange certes mince quoique conséquente de la France victorieuse ! Ces années folles, commencées pendant le conflit mondial pour oublier l'épreuve de la guerre, prenaient leur vitesse de croisière. Nouvelle mode, robe longue avec épaules dénudées, chapeaux cloche créé par Elsa Schiaparelli, frange des coiffures féminines avec la coupe garçonnette. Surtout tout un renouvellement artistique musique, danse, peinture, littérature. Le jazz et le charleston venus dans les bagages des soldats américains et leurs écrivains, Hemingway, Faulkner. Les nouvelles compositions musicales, opérettes, revues avec Joséphine Baker, Mistinguett, danse avec Nijinski, les ballets russes, le classique nouveau avec Milhaud, Honegger, Gershwin, Fauré, Ravel.

Le bâtiment de l'opéra, fleuron de la Côte d'Azur était apprécié des Anglais avec ses colonnades, son foyer, sa salle accueillant plus de mille spectateurs sous un lustre monumental, un plafond de Cerutti aux thèmes de la mythologie

antique, son rideau de scène évoquant le « triomphe de Catherine Ségurane », la mythique et glorieuse niçoise qu'on disait avoir défendu la cité face aux Ottomans, ses loges tournées vers la salle dont la Grande Loge tapissée de soie rose. L'opéra de Nice était aux dimensions de ceux semblables de Royan, Divonne les Bains ou Cherbourg assez grands pour un public en escale de croisière ou fréquentant les salles de jeux. Certes les vagues de l'Art nouveau et du Charleston allaient tout recouvrir cependant il restait de beaux restes aux artistes d'avant-guerre. La preuve avec le triomphe auprès du public niçois du concert de ce soir-là.

Marguerite savait bien que la mode allait être à des musiques auxquelles elle n'avait pas été formée au conservatoire au début du siècle. Elle voulait cependant au plus vite prendre date. Elle avait accepté cette tournée montée par son impresario, doutant malgré tout que son succès perdure et voulait profiter de sa tournée pour se faire connaître. Quelque chose qui la troublait dans un moment où ce nouveau succès aurait dû la remplir d'aise, le corps et l'âme exaltés. Elle s'était étonnée d'avoir sauté un mouvement d'un des préludes qu'elle avait joués sans que le public l'ait remarqué mis à part une fraction négligeable de puristes. Où avait-elle la tête ? Pour la première fois perturbée en performance publique, pas en interprétation de Liszt ou de Chopin, des dizaines de fois répétés au conservatoire. Cet Ernesto, son impresario dont l'attitude trop empressée, vieil homme poudré à l'odeur de placard mal aéré, lui pesait, tout en lui étant vital ? Ou plutôt cette invitation qu'elle avait reçue pour l'après concert ? Elle n'avait pas le temps de le savoir, les choses allaient trop vite.

Ce soir-là Marguerite, - celle dont Julien serait le petit-fils-, en robe du soir satin noir et tulle bordée de brillant en saluant la salle eut un regard discret en direction de la Grande Loge où se trouvait le petit souverain habitué du lieu à prendre le soleil de Menton pour des quartiers d'hiver non loin de ses arrières. Bizarrement, elle s'en félicitait pour son possible avenir : il avait en effet été convenu l'avant-veille, lors d'un aparté dans un cocktail où le petit roi, (il était en effet de très petite taille), l'avait entrepris, que Marguerite se présenterait à la loge où l'ordonnance de la tête couronnée, planton devant la loge royale, la conduirait après qu'elle se fût changée. De plus le petit bonhomme couronné, lui avait envoyé le matin même à son hôtel une missive énamourée lui demandant de la revoir ce soir-là après sa prestation, promettant du champagne à la clé et une ambassade prestigieuse auprès des cours d'Europe, pour d'autres prestations si utiles en ce début de carrière pour elle. Marguerite, il est vrai, ne se sentait pas vraiment liée avec son filleul de guerre et fiancé qui, à vrai dire, quoique bel